

D'abord Emilienne d'Alençon, qui ne domptait plus ses lapins, mais qui a dit un monologue fort réussi : le *Gros Pêché*, et a été très complimentée par les deux rois.

Puis la belle Otero, très endiamantée, a dit des chansons espagnoles avec accompagnement d'un orchestre de dix musiciens.

Je passe sur plusieurs autres numéros de premier choix, pour arriver bien vite à Yvette Guilbert, qui a terminé la partie concert, au milieu des ovations royales et autres, par la *Soularde*, le *Jeune homme triste* et les *Petits cochons* ! En fait de "jeune homme triste", c'est le roi de Serbie qui ne l'était pas !...

Il était alors trois heures et demie du matin et, après tant d'émotions joyeuses, sentant le besoin de se restaurer, la foule élégante s'est dirigée vers le buffet installé au premier étage. On a pu constater alors qu'Yvette avait chanté la *Soularde* et les *Petits cochons*, non seulement devant un parterre de rois, mais devant tout un cortège d'am-

bassadeurs, de ministres plénipotentiaires, de membres de l'Institut et autres hommes graves.

Et maintenant, ajoute le narrateur, si vous le voulez bien, ne nous indignons pas, mais sourions un peu. En donnant cette fête qui paraîtra bizarre en province et peut-être aussi à l'étranger, le *Figaro* est resté dans sa tradition qui est d'être Parisien quand même, avant tout et uniquement ; et il faut reconnaître qu'il a réussi à l'être — peut-être même un peu trop — dans la soirée offerte au roi de Serbie.

Quant à ce jeune et déjà très parisien monarque, nous souhaitons que les chants d'Emilienne et d'Yvette lui adoucissent encore les mœurs et contribuent ainsi au bonheur de ses sujets.

Alexandre Ier, en sortant du *Figaro*, peut rester ou devenir un gentil roi, c'est certain ; mais il est douteux qu'il atteigne jamais à la majesté de Louis XIV..."

Jacqueline.

## SAVOIR VIVRE.

### A L'ÉGLISE.

Une femme bien élevée ne fait pas une toilette tapageuse pour aller entendre les offices ou prier à l'église.

Nous n'irons pas jusqu'à lui conseiller les "robes d'Avent et de Carême," ce sont exagérations mondaines et dévotieuses, mais exhiber une robe rouge aux Ténèbres du vendredi-saint, par exemple, serait manquer de goût.

Une attitude décente et recueillie est encore bien plus recommandée. Quels que soient les sentiments religieux, fût-on athée, lorsqu'on met le pied dans un temple quelconque, serait-ce une pagode bouddhique, le respect des croyances d'autrui exige que l'on garde un maintien convenable, que l'on parle à voix basse et que l'on réprime toute expression de moquerie ou de pitié blessante.

Quand un devoir social vous appelle dans un temple — à l'occasion d'un mariage, d'un enterrement, etc., — la condescendance aux sentiments d'autrui oblige à accomplir toutes les formalités du rituel adopté. C'est-à-dire qu'on s'agenouille

lorsqu'il le faut, qu'on va à l'offrande, qu'on bénit les cercueils, etc.

Une personne qui quête, dans une église ou ailleurs, ne doit jamais regarder dans la bourse qu'elle tend, au moment où les gens y déposent leur offrande. Ses yeux se porteront un peu plus haut, elle jettera un regard à celui qui donne, en remerciant de la parole et du sourire.

Agir différemment serait tout à fait contraire aux lois de la politesse. En effet, on aurait l'air de contrôler le don et cela pourrait gêner les gens dont la position de fortune ne répond pas à la position sociale. Si dénué de vanité que l'on soit, on se sent humilié, — en certains cas, — de laisser tomber une pièce de cuivre, au milieu des pièces d'argent ou d'or, qui peuvent remplir la bourse de la quêteuse.

En toutes circonstances, l'homme doit *prévenir* la femme. Lors donc qu'un individu du sexe fort accompagne à l'église sa mère, sa sœur, sa femme, sa fiancée ou son amie, il lui offre l'eau